

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[343. Londres, Jeudi 16 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

343. Londres, Jeudi 16 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Famille Guizot](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(France\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-04-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe vous ai quittée hier ayant encore je ne sais combien de choses à vous dire.
Pourquoi vous quitter jamais ? Mais voilà qui est convenu. Nous nous écrirons tous
les jours, sauf le dimanche [...]Je vous ai quittée hier ayant encore je ne sais
combien de choses à vous dire. Pourquoi vous quitter jamais ? Mais voilà qui est
convenu. Nous nous écrirons tous les jours, sauf le dimanche [...]

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote933, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

343. Londres Lundi 16 avril 1840, 933

9 heures

Je vous ai quittée hier ayant encore je ne sais combien de choses à vous dire. Pourquoi vous quitter jamais ? Mais voilà qui est convenu. Nous nous écrirons tous les jours, sauf le dimanche.

Seulement, je vais chercher un troisième commissionnaire pour ne pas écraser les deux premiers. Nous pourrions, je crois, nous écrire une fois la semaine par la poste directement à notre adresse. Nous aurions soin de nous écrire discrètement ce jour-là. Vous m'écririez ainsi le vendredi et je recevrais votre lettre le dimanche, car je ne puis avoir le dimanche que les lettres à mon adresse directe. Je voudrais bien qu'il fût convenu aussi que lorsque

vous ou moi, nous désirerons quelque chose, l'un de l'autre, nous nous le dirons tout simplement sur le champ avec la ferme confiance qu'à moins d'impossibilité matérielle ou morale cela se fera, se fera avec joie, et que s'il y a vraiment impossibilité, nous la reconnaitrons tous les deux. Est-ce convenu ? Si vous étiez là, je vous dirais bien autre chose.

Vous avez raison. Le rapport du Duc de Broglie excellent. Je ne m'étonne pas que le duc de Noailles ne vous en ait pas beaucoup parlé. Il n'y a pas entre eux grande bienveillance. Le Duc de Broglie m'écrit : « Le rapport a eu succès dans la chambre. Elle était curieuse à regarder. C'était la première fois qu'elle se trouvait à pareille fête, c'était pour la première fois qu'une commission lui donnait son avis sur la question de savoir, s'il convenait de soutenir un ministère ou de le renverser. En m'écoutant, chacun en avait la chair de poule ; mais la chambre s'est sentie assemblée délibérante ; elle s'est comptée pour quelque chose. C'est le sentiment qui a prévalu en définitive, et qui a fini par faire explosion. J'ai reçu des félicitations des plus timides et des plus mécontents. Je crois avoir réussi, à tenir très haut et très ferme le drapeau de la coalition et celui de la conservation. Et ce n'était pas une petite affaire que d'entraîner toute une commission à professer nettement le gouvernement parlementaire dans toute sa rigueur. Quant au ministère, il n'est content qu'à demi ; les conditions du pacte sont si nettement posées, les paroles ont été recueillies et enregistrées, avec tant de solennité qu'il craint que cela ne le compromette avec la gauche. La est le mal pour ce qu'il a de mauvais et le bien pour ce qu'il a de bon. »

Il doit y avoir beaucoup de vrai dans cette impression. Si j'en juge par ses journaux la gauche elle-même ose à peine se plaindre du rapport et proteste bien timidement contre ce qui lui déplaît.

Mon dîner savant s'est très bien passé, Excellent et bien servi de l'avis général. 18 convives. Mon surtout est trouvé charmant. On n'en a employé hier que la moitié. J'ai prodigué les lumières. Ici, on ne sait pas éclairer. Décidément nous causons amicalement et avec plaisir, Lord Aberdeen et moi. Lord Jeffrey, grand juge en Ecosse, est un des hommes les plus spirituels que j'aie rencontrés ici.

4 heures

J'ai reçu ce matin de Thiers une dépêche qui m'a obligé à une longue réponse. Toute ma matinée a été prise. Ce n'est pas commode de traiter de loin des affaires où une parole dite à propos ou hors de propos peut donner ou ôter le succès.

Ma petite Pauline, à un rhume qui n'en finit pas ; des bouffées de fièvre dans la journée. Mon médecin me mande qu'il lui met un vésicatoire volant. Je crois qu'il a raison ; mais cela me tourmente. Ah, que la vie est elle-même une fièvre sans cesse

rénaissante ! On s'en défend, en s'en guérit, on y retombe. Il n'y a de repos que dans l'éternité. Je suis très actif encore, mais très fatigué.

Bourqueney ira vous revoir. Certainement il a l'esprit juste et fin. Il est à moi autant qu'il peut être à quelqu'un. Il est à moi par sa raison et par son goût. Mais ni la raison, ni le goût ne gouvernent toujours les hommes. Il faut se contenter de cette possession incomplète et précaire. Je m'en contente partout, excepté...

Tout le monde part pour la campagne. Lord Lansdowne et Lord Mahon seraient partis hier s'ils n'avaient dîné chez moi. Je profiterai de ces vacances pour courir un peu pour voir. Je n'ai encore rien vu Westminster, St Paul, la Tour, les Archives, les Collections. J'ai chez moi depuis avant-hier le neveu de Mad. Récamier, M. Lenormant qui vient passer à Londres ses vacances. Je verrai pour lui montrer. Les journaux Anglais de ce matin me donnent de petits extraits du duc de Noailles, et de Thiers à la Chambre des Pairs. Je suis impatient de lire le tout. Ce n'est pas sans importance pour moi.

Je dîne lundi, chez le lord Maire, à Mansion-house et le 2 mai à un grand dîner que la Royal Academy donne au Cabinet et au corps diplomatique le jour d'ouverture de l'Exposition des tableaux. On dit qu'il faudra un petit speech aux deux endroits. Si je parlais pour mon compte et en mon nom cela ne me déplairait pas. Je dirais quelque chose. Mais au nom du corps diplomatique, pour tous, cela m'ennuie et j'ennuierai.

Adieu. J'ai à écrire encore à ma mère. Souvenez-vous que vous avez me répondre sur votre santé et sur autre chose aussi. Parlez de moi, je vous prie à M. de Pablen. Je voudrais qu'il sût que je suis charmé de le savoir à Paris. Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 343. Londres, Jeudi 16 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/301>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 343

Date précise de la lettre Jeudi 16 avril 1840

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

à Louis.

Je vous ai quitté hier ayant cru
je ne sais combien de chose à vous dire. J'aurais
voulu quitter jamais ! Mais voilà qui est convenu.
Nous nous reverrons tous les jours dans le dimanche.
Staléman, je vais chercher un troisième commissionnaire
pour ne pas égarer les deux premiers.

Nous pourrions, je crois, nous écrire une fois
la semaine par la poste, directement, à nos
adresses. Nous aurions, loin de nous écrire distictement
le jour là. Nous pourrions ainsi le vendredi et
je recevrai votre lettre le dimanche, car je ne puis
avoir le dimanche que la lettre à mon adresse
directe.

Je voudrais bien qu'il fut convenu aussi que, lorsque
vous ou moi, nous désirerons quelque chose l'un de
l'autre, nous nous le dirons tout simplement, sans
le champ, avec la ferme confiance qu'à moins
d'impossibilité matérielle ou morale, cela se fera,
et sera avec joie, et que s'il y a vraiment l'impos-
sibilité, nous la reconnaitrons, tous les deux.

Est-ce convenu ?

Si vous étiez là, je vous dirais bien autre chose.

Pour avoir raison. Le rapport au duc de Broglie.

compagne. L'ad-
e partie hier
resterai en
vous voir.
au P. Paul,
J'ai cher-
soi-même.
je ne puis à
quelques moments.
matin me donne
elle, et de Thier
impédiment de
importance pour
maire. J'aurais bien
que la Royal
corps diplo-
l'expansion de
petit speech
pour mon
qui déplairait
au nom
cela m'ennuie
ma mère. J'aurais
les votre santé.
le moi, je vous
quitte tout que
adieu. Adieu.

excellente. Je ne méfiance pas que le duc de Nemours
de son côté n'ait pas beaucoup parlé. Il n'y a pas
entre eux grande bienveillance. Le duc de Nemours
mérite en ce rapport à son duc. Dans la chambre,
elle était revenue à regarder. C'était la première fois
qu'elle se levait à pareille fête etait pour la
première fois qu'une commission lui donnait l'air
de la question de l'avenir. Il convenait de constater
l'existence ou de la nier, la méconnaissance, l'absence
avait la chair de poule sous la chambre. C'est l'acte
d'assemblée extraordinaire; elle l'est complie pour quelque
chose. C'est le sentiment qui a prévalu en définitive,
la qui a fini par faire explosion. J'ai reçu des
félicitations des plus timides et les plus incertaines.
Je crois avoir réussi à tenir les hauts et les bas
le drapeau de la coalition et celui de la réconciliation.
Il se agit pas une petite affaire que d'entraîner
toute une commission à proposer nettement le genre
exclusivement parlementaire dans tout la régime. Quant
au ministre il n'est content qu'à demi; les
conditions du pacte sont si nettement posées, les
paroles ont été recueillies et enregistrées avec tant
de solennité qu'il craint que cela ne le compromette
avec la gauche. N'a-t-il pas le mal pour ce qu'il a de
mauvais, et le bien pour ce qu'il a de bon?

Il doit y avoir beaucoup de vrai dans cette
impression. Si j'en juge par les journaux, la gauche
elle-même se à peine de plaindre le rapport et
proteste bien timidement contre ce qui lui déplaît.

Mon duc
et bien duc, sa
et bien duc, sa
mortel. J'ai pu
clairer. J'ai pu
plaisir, l'air de
en duc, sa
soudain, etc.

J'ai reçu ce m
obligé à me le
à être mise.
de loin de, aff
en hors de p

Ma p
par, de, bouff
médecin me m
valant. Je cro
l'ouïsment. Ah,
dans son serm
on y retourne.
Le lui l'ouïsment

Bourgeois
à l'apostrophe
peut être à qu
et pas non qu
me gouvernent
l'ouïsment de ce
de mon content

Mon Dieu d'avant s'est bien passé. Bouillotte
de bien servi de l'avis général. 18 courtes. Mon Dieu
sa terre, charmant. On n'a employé rien que la
mort. J'ai fondé la lumière. Ici, on ne sait pas
clairer. Rêve, mais deux causes, amicalement et avec
plaisir, Lord Aberdeen et moi. Lord Jeffrey, grand juge
de l'Écosse, est un de hommes le plus spirituels que j'ai
rencontrés ici.

Il écrit.

J'ai reçu ce matin de Shivers une dépêche qui m'a
obligé à une longue réponse. Sente ma malin
à elle mise. Ce n'est pas, comme de teintes
de loin des affaires, où une parole dite à propos
ou hors de propos peut donner ou ôter le succès.

Ma petite Pauline a un rhume qui ne finit
pas; de tousses, de fièvre dans la journée. Mon
médecin me mande qu'il lui met un vésicatoire
volant. Je crois qu'il a raison; mais cela me
tourmente. Ah, que la vie est elle-même une fièvre
dans une renaissance! On s'en défend, on s'en quitte,
on y retombe. Il n'y a de repos que dans l'éternité.
Je suis très actif encore, mais très fatigué.

Bourquigny ira vous voir, certainement il
a l'opinion juste et fine. Il est à moi autant qu'il
peut être à quelqu'un. Il est à moi par la raison
et par son goût. Mais ni la raison ni le goût
ne gouvernent toujours les hommes. Il faut le
contentement de cette possession incomplète et précaire.
Je m'en contente pourtant, excepté.....

303
Tout le monde part pour la campagne. Lord
Lambert et Lord Maitland devraient partir hier
s'ils n'avaient rien chez moi. Je profiterai de
ces vacances pour écrire au peu, pour vrai.
Je n'ai encore rien vu. Westminster, St. Paul,
la Tour, les Arches, les collections. J'ai chez
moi depuis avant hier le reçu de M^{re}
Adams, du Normant qui vient passer à
Londres les vacances. Je verrai peut-être Montagu.

Les gentlemen Anglais de ce matin me donnaient
de petits extraits du duc de Noailles et de Thiers
à la Chambre des Pairs. Je lui importait de
lire le tout, le nait pas sans importance pour
moi.

Le dimanche chez le lord maire, Mansion-house,
et le 2 mai à un grand dîner que la Royal
Academy donne au cabinet et au corps diploma-
matique le jour d'ouverture de l'exposition de
tableaux. On dit qu'il faudra un petit speech
aux deux endroits. Si je parlais pour mon
compte et en mon nom, cela ne me déplairait
pas. Je dirais quelque chose. Mais au nom
du corps diplomatique, pour tout, cela me nuirait
et j'annuierais.

Adieu. J'ai à écrire encore à ma mère. Adieu.
Voulez que vous ayez me répondre sur votre santé
et sur autre chose aussi. Parlez de moi, je vous
prie, à M. de Pahlen. Je voudrais qu'il vût que
je lui aime de le savoir à Paris. Adieu. Adieu.

Je ne suis pas
deux heures
dans l'air
seulement. Je
n'ai pas
deux jours
la semaine
adresser. Non.
le jour là.
je ne puis
avoir le droit
direct.
Je voudrais
vous en moi
l'autre, non
le champ de
d'impensibilité
de peur avec
la liberté, non
l'air de
si vous étiez
pour ne